

La céramique de Marajó

par Tom T. WILDI

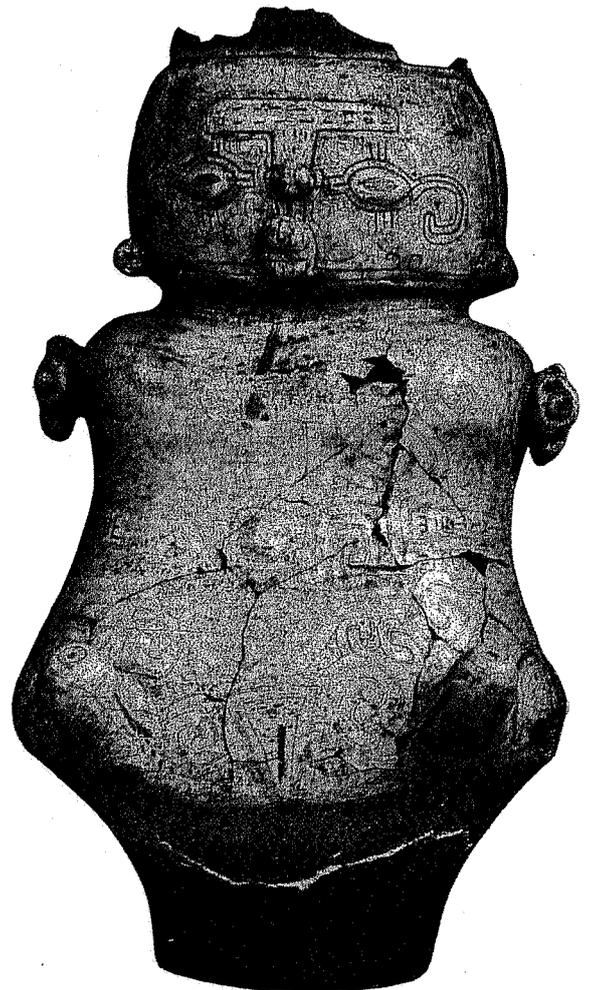
La grande île de Marajó, à l'embouchure de l'Amazone, fut habitée, à l'époque précolombienne, par le peuple des Marajoará qui constitua sa quatrième phase culturelle.

Selon Meggers et Evans, cette population semblerait être venue de Colombie ou d'Equateur, tandis que les recherches récentes du professeur Napoleão Figueiredo, de l'Université du Pará, font penser que ceux que nous dénommons, faute de mieux, les Marajoará seraient descendus du haut plateau mexicain, qu'ils auraient quitté il y a environ deux mille ans pour la côte du Pacifique, escaladant ensuite les Andes pour redescendre à nouveau dans la plaine et, en suivant le cours de l'Amazone, venir échouer finalement dans l'île de Marajó, autour du lac Arary.

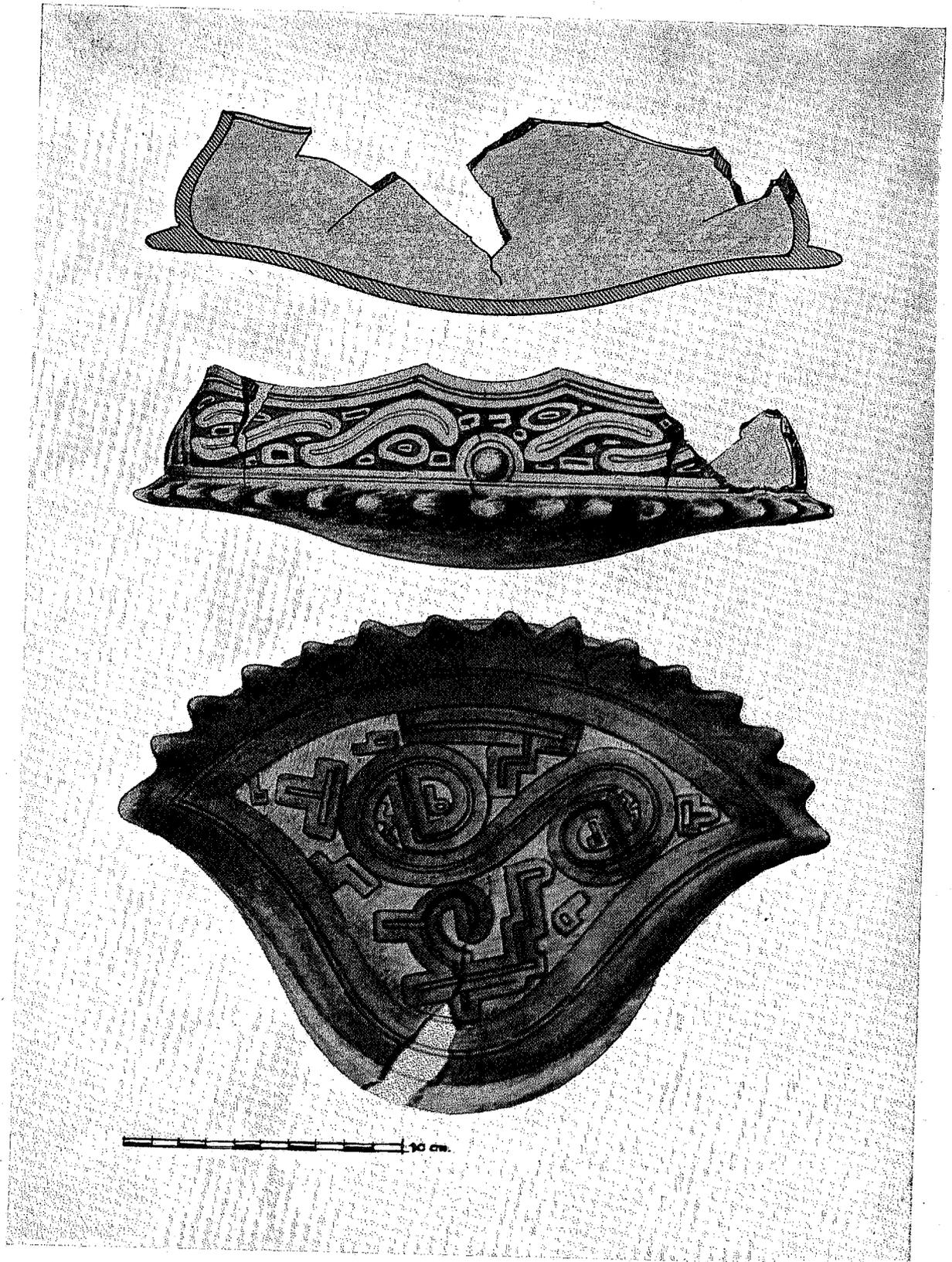
Le Musée Goeldi du Pará, réorganisé par les naturalistes suisses Goeldi et Meyer, enseigne que l'arrivée du peuple marajoará dans l'île se situe aux environs de l'an 1200 de notre ère et qu'il avait entièrement disparu avant l'arrivée des Portugais. Une chose est certaine, le peuple qui arriva sur l'île de Marajó possédait une organisation civile forte et efficiente; cela est attesté par les grandes œuvres réalisées, notamment par les collines artificielles. Il en existe de deux sortes, les unes destinées à servir d'habitations, les autres – les plus grandes – de cimetières; dans les deux cas, le but visé était de mettre les occupants à l'abri des inondations provoquées par les pluies saisonnières.

Si la pierre est rare dans l'île, il y existe par contre une excellente argile et c'est dans son utilisation que l'on trouve les preuves de la haute culture et de l'extraordinaire sens de la compo-

Urne funéraire («igaga-ba») anthropomorphe, forme rare. Figure féminine. A l'intérieur se trouvait une petite hache de silex.



Objet utilisé probable-
ment comme récipient,
représentant un crabe
stylisé.



sition que les Marajoará nous ont léguées dans leurs céramiques: objets d'usage domestique, d'ornements, de culte, et principalement les «igaçabas» ou urnes funéraires.

C'est la femme marajoará qui était la grande artiste céramiste.

Chaque hameau possédait son artiste ou ses artistes, chacun ayant son style propre, une grande individualité d'interprétation dans les formes, dans les dessins – incisions ou excisions, champ-levé –, dans la peinture. La variété des formes et du décor est très grande; si des motifs sont analogues, les traits ne sont cependant jamais répétés.

Le peuple marajoará a pratiqué l'inhumation secondaire, c'est-à-dire que le défunt était enseveli et qu'après un certain temps les ossements étaient exhumés, nettoyés, souvent peints en rouge, pour être alors placés dans une urne funéraire et enterrés définitivement dans les collines-cimetières. Afin que le mort ait tout le nécessaire pour son long voyage au royaume de la chasse et de la pêche abondante, une quantité d'ustensiles domestiques, d'ornements, ses armes, idoles, étaient déposés dans l'urne, en plus des plats et bols pleins d'aliments en quantité et qualité variables selon l'importance du défunt. Dans les urnes féminines était déposée une «tanga» (cache-sexe de céramique) qui, à l'époque classique, était mise au fond de l'urne tandis que plus tard elle pouvait se trouver placée n'importe où, même à l'extérieur.

Cette manière de procéder permet de mieux connaître différents aspects de la vie de ce peuple. La céramique, même mal cuite par le manque de combustible, a supporté le passage des siècles malgré l'humidité du terrain et elle est parvenue jusqu'à nous, souvent fragmentée, mais suffisamment conservée pour nous enchanter par sa beauté.

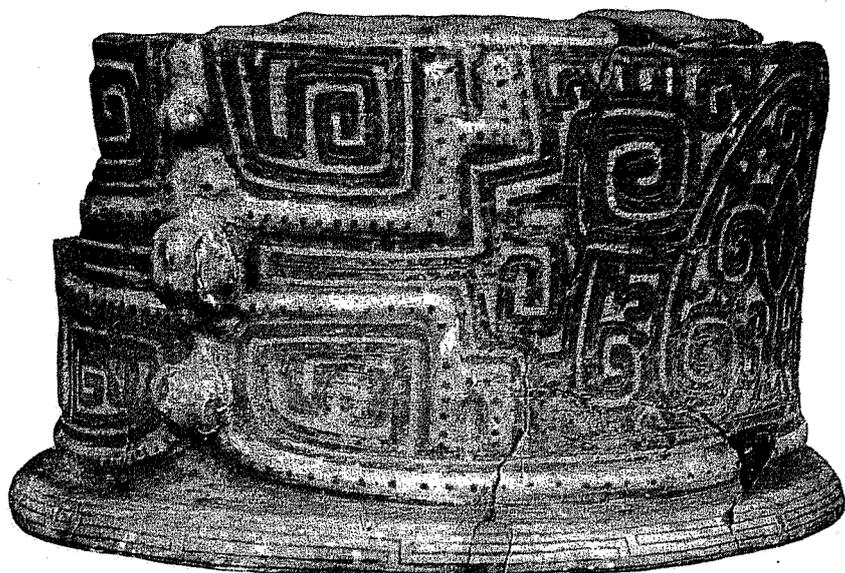
Certains sites déterminés présentent un plus grand pourcentage d'objets décorés, ce qui nous amène à supposer qu'ils furent des centres administratifs habités par une majorité de dirigeants.

Il convient de signaler la quantité de jouets retrouvés dans ou auprès d'urnes funéraires d'enfants, ce qui atteste l'importance de la vie familiale chez les Marajoará. Nous pouvons imaginer la mère céramiste, entourée de ses enfants, fabriquant pour les distraire des jouets, petits plats, petites marmites, petits animaux stylisés, indice certain d'un peuple bon et pacifique.

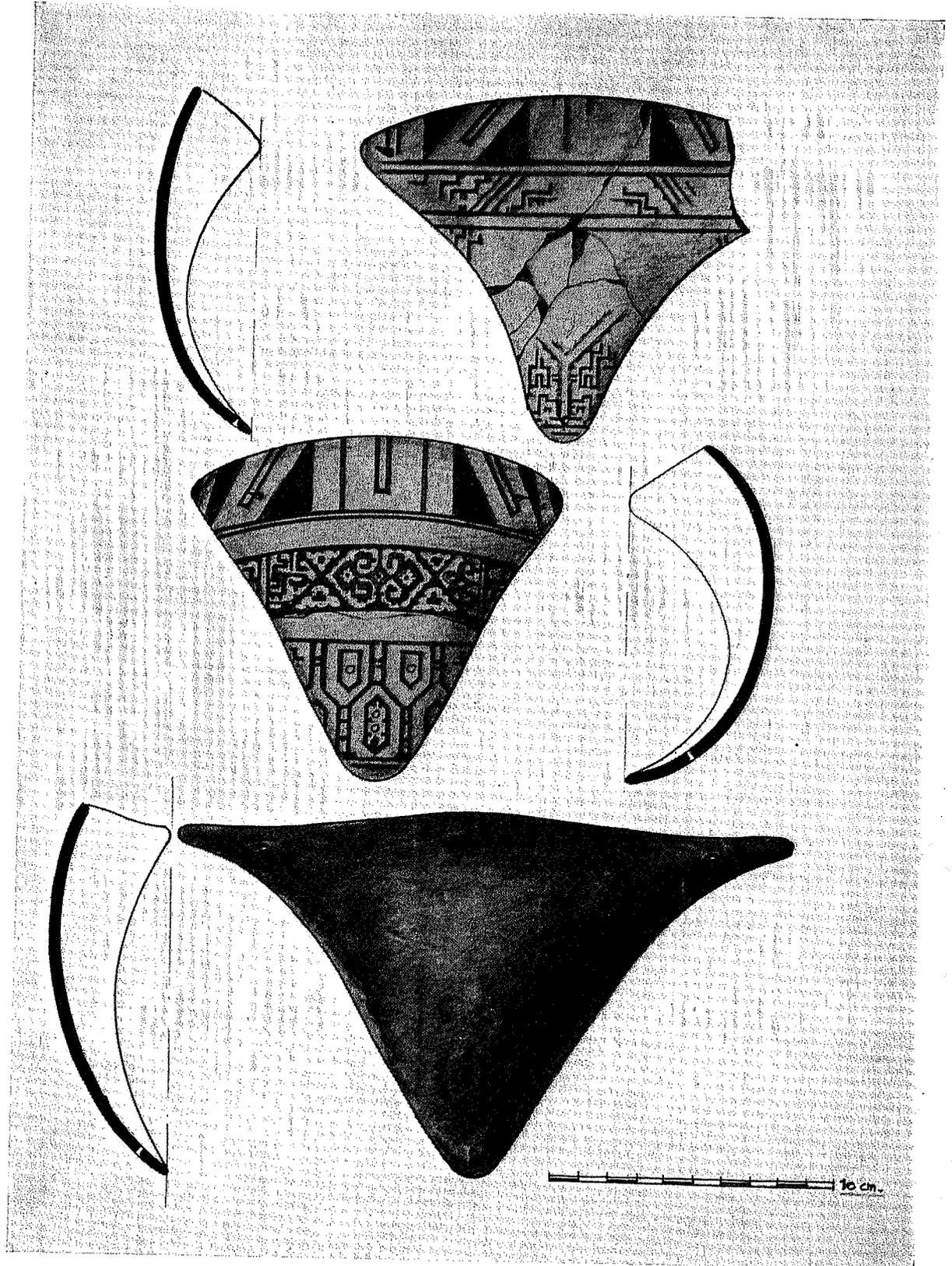
Certains objets de céramique présentent une caractéristique et une individualité de forme et de décor si marquées que l'on peut, sans possibilité d'erreur, les attribuer à un artiste céramiste déterminé, même si l'objet est retrouvé dans un site éloigné de son lieu de production.

Le commerce et le troc entre les divers hameaux fut largement pratiqué. Nous pouvons fréquemment trouver dans les tombes des objets de provenances différentes, fait que nous pouvons vérifier par la diversité des techniques de décoration, de cuisson ou même par la qualité de l'argile.

Récipient richement travaillé en haut et bas-reliefs, couleur rouge sur fond blanc jaunâtre. Servait de couvercle à l'urne de la photo précédente.



«Tangas». Peinture de
lignes géométriques.



L'ensevelissement était pratiqué, généralement, à une faible profondeur, variant entre un mètre et un mètre et demi, sauf cependant au Monte Carmelo, à Guajará, situé à la source du fleuve Anajás, où l'on trouve des urnes funéraires à plus de quatre mètres de profondeur. On pense que cette colline s'est agrandie avec le temps car on y retrouve des ensevelissements superposés. Les plus profonds, donc les plus anciens, possèdent des «igaçabas» aux dimensions énormes, finement peintes de dessins géométriques aux couleurs résistant à l'action du temps, d'une bonne cuisson, accompagnées de la quantité habituelle d'objets usuels. Les tessons de ces urnes ont un décor anthropomorphe stylisé. Les urnes des couches supérieures contiennent des objets de plus en plus rudimentaires, d'une peinture précaire, d'une cuisson médiocre. On ne retrouve plus de «tangas» au fond des urnes. Il est probable que ce site a été utilisé par le peuple Aruã qui succéda à la phase marajoará, à en juger par les vestiges d'incinération retrouvés dans les sépultures.

Malheureusement l'apogée de la culture marajoará fut de courte durée et l'on peut attribuer ce fait à la pauvreté de la terre tropicale. La décadence fut rapide; le peuple dut, pour survivre, retourner au nomadisme, changer constamment de territoires à la recherche de sa subsistance; il n'avait plus ni temps ni raison ou motif pour fabriquer des urnes funéraires, des marmites, des plats aux belles formes et aux riches ornements.

On observe dans l'art marajoará une exclusivité de formes et de décoration. Les Marajoará conservèrent jusqu'à leur décadence et leur extinction les caractéristiques de leur origine, ils ne reproduisirent pas la faune et la flore des lieux qui les entouraient.

Parmi les objets d'importance majeure, les «igaçabas» se distinguent aussi bien par leur quantité que par la variété des formes et du décor. Beaucoup sont de forme circulaire, à fond plat assurant la stabilité, d'autres sont globulaires, variant de forme et de décoration selon le site. La partie supérieure de l'urne recevait souvent comme couvercle un grand plat ou un bol.

En ce qui concerne les «tangas», certains auteurs pensent que l'usage en était exclusivement réservé aux vierges; cette théorie ne peut être retenue car on a retrouvé des «tangas» dans des urnes de mère et fille, à en juger par les différences de dimensions tant des urnes que des «tangas». A Macacão, on a retrouvé une «tanga» richement décorée et de dimensions minuscules, destinée certainement à une fillette; elle porte des signes évidents d'emploi aux points d'usure. Nous pensons, pour notre part, que la «tanga» fut utilisée par la femme adulte comme par l'adolescente, comme ornement à l'occasion de fêtes ou encore comme protection hygiénique.

La majorité des «tangas» ne portent pas de décoration, elles sont simplement recouvertes d'une couche de rouge ou de la couleur de l'argile. Le modelage des «tangas» de n'importe

Plat richement décoré de peintures à l'intérieur.



quelle catégorie est d'une extrême perfection, la cuisson est également bonne. Des trous aux extrémités en permettaient la fixation.

Notre profond désir est que de nouvelles découvertes, des études plus poussées de la vie et de l'activité artistique des Marajoará nous apportent des lumières nouvelles qui viendront encore accroître notre admiration et notre respect pour ce peuple qui a malheureusement disparu si prématurément.